

Le groupe d'élèves dégage une ambiance où l'apathie se dispute à l'atonie dans un air de « violence » rentrée, larvée. Une lassitude déjà, un manque d'envie, une fermeture, une carence de chahut même ! Pourquoi cette passivité ?

Ce n'est pas noté ou valorisé ? C'est l'inconnu total, il n'y a jamais eu de création, de rapport au poème ?

Le buvard d'émotions qui introduit toute séance : un court récit libre du temps tout proche. On essaie de le relier à une émotion, aux sens. Leur petit univers, eux et le monde, un haïku qui cache son nom. Cette porte d'entrée ne s'ouvre pas ou bien peu.

Leur faire écrire ces quelques lignes sur le temps vécu ce matin, en venant à l'école semble être un pensum pour certains, une catastrophe même pour d'autres.

Les aider en faisant remarquer la présence du vent, en les invitant à me parler d'un arbre ne suffit pas, plusieurs n'arrivent pas à écrire.

Rien ou presque rien.

Que se passe-t-il ? À quoi pensent-ils ? Où sont les pensées et qu'est ce qui fait barrage ?

Ils ont déjà peur ?

Il y a comme un refus. L'un me dit je n'y arrive pas. Et je lui dit et bien vas-y marque ça, pour commencer et il refuse.

Beaucoup de refus comme ça. Ou de gestes « bravaches », à l'allure de sabotage, s'enfermer dans le non, l'échec, la rature, le vide de la page, la non prise en compte des aides ou pistes...

Je les invite alors à s'appuyer sur notre séance, bien vivante, d'arts plastiques. Nous étions toute la classe et c'était intense et créatif. Nous avons réalisé les futures couvertures des livrets à venir. Des collages principalement et un dessin aussi. Visage ou fenêtre.

« Repensez à ça, un visage ou une fenêtre. Et puis, dans la classe, vous avez levé le pouce ou baissé celui-ci pour déclarer votre humeur et ensuite, si vous le désiriez, expliqué votre geste. Et bien c'est ça que l'on fait ici en écriture avec ce buvard d'émotions ».

Que c'est dur, il faut tirer.

Mais il y a des réussites. Des mutiques s'expriment, d'autres sortent du factuel banal.... Ce moment est à eux. Je tente de ne pas y toucher ; là, c'est leur liberté, pleine et entière.

Le rire mais celui qui se moque du nom des auteurs lorsque je lis des poètes.

Les ricanements entre eux, les rires à propos de la nudité (un poster d'une expo de l'école, le mot culotte, une peinture de Magritte que je leur montre)

Ou bien se moquent-ils de la lecture et des mots de la poésie ? Ou le rire me vise moi avec mes gestes, mon ton, mon attitude ? Je ne sais pas mais c'est le rire qu'on ne partage pas, et ce rire là serait-il finalement celui de la peur ou de la gêne ?

Pour écrire de la poésie il faut aussi lire et entendre de la poésie. Ça va ensemble.

Et l'impression qu'ils n'écoutent pas et donc qu'ils ne sont pas ou peu touchés ! Je lis des femmes et des hommes, toutes nationalités, des formes courtes pour garder l'attention, avec rime ou sans et même un poème d'Hanus Hachenburg, 13 ans, interné dans le ghetto de Terezin ne semble pas les émouvoir...

J'essaie alors des exercices courts et simples où leur engagement est « minimal », où le déclencheur est donné, où le ludique est premier.

Par exemple, un texte est donné. L'enfant en choisit un extrait, il entoure une partie et doit rayer les mots qu'il ne veut pas pour trouver (composer) le poème caché. Plusieurs biffent tout ou presque.

D'autres rien ou peu. Rares sont ceux qui sélectionnent, relisent et font apparaître le poème.

Autre exercice, le déclencheur sont des images de Magritte. Chacun a la sienne. On franchit l'étape de la description en insistant sur son utilité mais pour aller vers un récit, des images. Là encore, je passe de l'un à l'autre pour faire remarquer ceci ou cela, suggérer, les invitant à regarder déjà et puis à inventerL'effet est moins puissant qu'espéré.

Le sac à mots est appelé à la rescousse. Chacun m'avait donné un mot au tout début de l'atelier et le sac contient des mots offerts par les participants d'autres ateliers. Le premier mot est écrit en haut de la page blanche. Le deuxième inscrit en bas. Entre, il faut essayer de faire des phrases et de relier le départ à l'arrivée. Beaucoup veulent tout de suite finir (cette hâte est fréquente, combien de fois j'entends j'ai fini alors qu'on vient de commencer) et rejoindre le dernier mot.

Et ils ne laissent pas l'imagination vivre, bloquent, freinent, rayent, restent devant la page blanche. Plusieurs élèves sur-posent des questions. Phénomène qui ralentit et brise le rythme. Ces questions sont peu pertinentes, la plupart du temps et c'est comme une technique pour freiner.

Je tente un exercice avec une phrase qui n'a pas de sens, qui n'est que sons, une phrase inventée qu'on va faire suivre d'une petite phrase complète qui rimera soit en rimes croisées, soit en rimes suivies.

Bozi Boza

j'ai mal au doigt

Bozi Boza

à cause du froid

Je montre un exemple. Tout seul au tableau. On compose un exemple, ensemble en faisant intervenir les uns et les autres. Ça n'influe pas sur l'investissement dans le poème. C'est laborieux et la maigre énergie disponible est toute donnée là.

Quand il faut s'y mettre, inventer soi-même, reproduire la consigne. Il n'y a guère de joie à inventer cette formule sonore. Il y a peu de don de soi dans ces exercices-jeux, une immense difficulté.

Voilà, c'est la dernière étape. On n'écrit plus.

Il s'agit de passer au tamis tout ce qui a une gomme (signalant la possibilité d'un poème). Nous allons maintenant revenir sur les écrits repérés avec des gommettes. Enlever, rajouter, simplifier, recopier .C'est un travail sur deux séances. Reformuler, réécrire. C'est long et dur et ingrat.

Qu'est-ce que ça va donner ?

Nombreux seront ceux qui ne recopient pas fidèlement leurs écrits et semblent ou corriger et rendre raisonnable ou imaginer encore. Il faut pourtant partir de quelque chose, arrimer la création, décider et s'y tenir, fixer les phrases pour rythmer, pour dérouler une histoire, pour ouvrir la fenêtre, dessiner un visage.

Je vais de table en table. Je suis tout près mais il faut aller vite. Lire et donner une direction.

Montrer ce qu'il y a et demander à ce que ça soit renforcé, précisé, enrichi...

C'est dur et les mots peuvent devenir de grosses pierres, difficiles à bouger.

Et moi, aller là et revenir ici, il me faut pousser mais ni brusquer, ni décider à la place.

On intervient déjà trop, peut-être.

C'est fini. Et en marchant, je pense qu'il me faudrait partir un mois avec eux, marcher et discuter, nous taire et ensemble nous mettre à plat ventre pour sortir doucement avec une herbe un grillon, puis deux, puis trois dont nous avons démasqué les trous en entendant leurs chants.

En relisant tout ce que nous avons sélectionné ensemble et réécrit ; et bien il y en a beaucoup de grillons. Et des beaux, avec des parures dorés, qui chanteront plus loin que l'été.

Poètes lus en introduction de chaque séance : Guillevic (*Un arbre, on peut le casser*), Anna Greki (*Vivre*), Morgan Riet (*C'est*), Natasha Kanapé Fontaine (*Ma terre , je la prendrai dans ma main*), Mahmoud Darwich (*Etranger dans une ville lointaine*), Hanus Harenburg (*Ma terre*), Assia (*Pas un albatros*), Souleymane Diamanka (*Les poètes se cachent pour écrire*), Lia Sturua (*Au bois que j'aime*), Chantal Couliou (*La lune, reine*), Gilles Vignault (*Il me reste un pays*), Evelyne Trouillot (*Ton dos*), Jean-Pierre Siméon (*Hériter du monde*), Arthur Rimbaud (*Ma bohème*) et Hélène Cadou (*Si je pouvais détourner les rivières*).